



**HAL**  
open science

## Les Javanais entre hier et aujourd'hui. Une comparaison des versions de 1939 et de 1995

Victoria Pleuchot

► **To cite this version:**

Victoria Pleuchot. Les Javanais entre hier et aujourd'hui. Une comparaison des versions de 1939 et de 1995. Geneviève Nakach; Julien Roumette. Jean Malaquais entre deux mondes, Carrefour des lettres modernes (3), Classiques Garnier, pp.199-214, 2017, 978-2-406-06053-6. 10.15122/isbn.978-2-406-06097-0.p.0199 . hal-03312985

**HAL Id: hal-03312985**

**<https://hal-univ-artois.archives-ouvertes.fr/hal-03312985>**

Submitted on 1 Jul 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Les Javanais entre hier et aujourd'hui**

## **Une comparaison des versions 1939 et 1995**

Une « perpétuelle insatisfaction<sup>1</sup> », signe de reconnaissance, peut-être, des plus grands artistes, poussa Malaquais à léguer à la postérité des versions réécrites de ces deux principaux romans, *Les Javanais*<sup>2</sup> et *Planète sans visa*<sup>3</sup>. Ni la base ni le socle des œuvres n'ont été modifiés ; elles ont simplement été remises au goût du jour pour les donner à voir à un nouveau public, celui de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, qui n'est plus le même que celui des années 1930 et 1940. C'est ce constat de modernité et d'actualisation de la réécriture malaquaisienne qu'a fait Geneviève Nakach dans sa thèse :

On peut d'ores et déjà indiquer que Malaquais a eu le souci de faire lire au public de 1995 un roman qui lui semble aussi contemporain que la première version en 1939. Il a gommé pour cela tout ce qui pouvait ancrer trop fortement le récit dans la réalité des années 30. Il a épousseté son roman, l'a rafraîchi, tout en conservant l'essentiel.<sup>4</sup>

La comparaison des versions originales et des réécritures de Malaquais appellerait une thèse entière. Nous nous contenterons ici de montrer l'importance de ce travail de réécriture dans l'œuvre d'un écrivain de la « famille des métèques éternels<sup>5</sup> », à cheval entre la Pologne et la France, mais aussi entre l'Amérique latine et les États-Unis, entre savant et populaire, entre littérature et politique, à partir de la comparaison des versions 1939 et 1995 de son premier roman, *Les Javanais*. Nous nous limiterons à quelques pistes interprétatives qui nous permettront de mettre en évidence l'énorme travail d'actualisation d'une œuvre déjà si moderne au départ – modernité dont Malaquais lui-même faisait le constat dans l'entretien avec Dominique Rabourdin, en 1996 :

**Dominique Rabourdin** : *Les Javanais*, aujourd'hui c'est réédité. Est-ce qu'on le lit de la même manière qu'on pouvait le lire en 1939 ? Est-ce que la situation est la même ?

---

1 Geneviève Nakach, *Jean Malaquais, un nouveau réalisme au XX<sup>e</sup> siècle*, thèse soutenue en 2005 à l'Université Paris IV sous la direction d'Antoine Compagnon, p. 289.

2 Jean Malaquais, *Les Javanais*, Paris, Denoël, 1939, pour l'édition originale et Jean Malaquais, *Les Javanais*, Paris, Phébus, 1995, pour l'édition revue. Dans la suite de l'étude, pour les citations des *Javanais* dans l'édition originale de 1939, nous indiquerons *LJ*, 39 ; pour les citations des *Javanais* dans la version de 1995, nous indiquerons *LJ*, 95.

3 Jean Malaquais, *Planète sans visa* [1947], Paris, Phébus, 2009.

4 Geneviève Nakach, *Jean Malaquais, un nouveau réalisme au XX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 224.

5 Jean Malaquais, *Les Javanais*, Paris, Denoël, 1939, p. 184.

**Jean Malaquais** : Et bien justement, je pense que l'espèce de boucan qu'on fait autour du livre, le fait que vous soyez là, c'est parce que le thème est d'actualité. À cause de la xénophobie, du racisme latent. Imaginez, dans ce pays-là, on arrête les gens pour leur faciès. Imaginez ça... Si j'avais su ça, à l'époque, je ne serais jamais venu en France !<sup>6</sup>

### *L'actualisation de la matière narrative : une modernisation politique et sociale*

*Les Javanais* est un roman réaliste donnant à voir, entre autres, l'exploitation et les conditions de vie des travailleurs émigrés et sans-papiers. Parce que Malaquais considérait que cette situation n'avait pas réellement évoluée depuis les années 1930, il a souhaité toucher le public contemporain connaissant la précarité au travail en conférant à son texte une plus grande intemporalité. Réussite manifeste : la publication en 1995 des *Javanais* a fait s'exclamer à Jorge Semprún :

[L]e roman de Jean Malaquais est d'une actualité renversante. Je dirais même, si l'on me permet cette boutade, qu'il est encore plus actuel aujourd'hui qu'au moment de sa parution, en 1939. Car le problème de l'immigration, de l'exploitation des ouvriers étrangers en situation irrégulière, qui est l'un des thèmes des *Javanais* est bien plus aigu de nos jours qu'à l'époque où le roman est situé.<sup>7</sup>

Geneviève Nakach a déjà étudié l'actualisation des *Javanais* à travers la disparition des particularismes des années 1930<sup>8</sup>. Nous passerons donc ici sur la disparition de la « petite "Trèfle" Citroën » (*LJ*, 39, 184) et sur la division par deux des sommes d'argent dans le roman, pour se rapprocher de la valeur des francs des années 1990 par rapport aux anciens francs des années 1930<sup>9</sup>.

Nous allons ici étudier les modifications faites par Malaquais dans l'optique d'une actualisation et d'une meilleure compréhension des enjeux des *Javanais* pour le public de 1995. Même si « le roman n'a en aucun cas un caractère tendancieux. Il ne veut rien prouver, ne fait de la propagande pour rien<sup>10</sup> », il garde un fort potentiel de dénonciation sociale. Pour qu'il soit toujours aussi criant d'actualité, Malaquais a modifié son texte original.

---

6 Jean Malaquais, Dominique Rabourdin, *Entretiens*, février 1996. L'entretien fut diffusée sur *Arte* (émission *Métropolis*) en avril de la même année.

7 Jorge Semprún, « Le Retour en fanfare des Javanais », *Journal du dimanche*, 24 septembre 1995.

8 Je vous invite à consulter à ce sujet la section « D'une édition à l'autre » de la thèse de Geneviève Nakach, *Jean Malaquais, un nouveau réalisme au XX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 280-290.

9 Voir par exemple *LJ*, 39, p. 26 et 28 et *LJ*, 95, p. 24 et 26.

10 Léon Trotsky, « Un nouveau grand écrivain : Jean Malaquais », [1939], dans *Littérature et révolution* [1900-1939], trad. par Pierre Frank, Claude Ligny et Jean-Jacques Marie, Paris, 10/18, 1964, p. 333-346, p. 339.

## *L'inégalité du partage des richesses*

Observons ces deux citations, prononcées par le narrateur anonyme du chapitre préliminaire, adressées à Maniek :

Et comme tu n'es pas roi... Et même le serait-tu, que rien n'aurait changé. Il faudrait t'expliquer, et ce n'est pas facile, non, pas très facile. (*LJ*, 39, 13)

Le monde et tout ce qu'il y a dedans, comme tu dis, les grands de ce monde ont mis le grappin dessus. Ils en ont fait leur réserve, leur chasse gardée. Alors la piétaille, pas touche. (*LJ*, 95, 16)

Malaquais a ajouté un élément qui n'apparaissait pas dans la version de 1939 : l'accapuration des richesses par une infime poignée de personnes. En effet, les inégalités vont croissantes depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. En janvier 2015, il a par exemple été annoncé qu'en 2016, 1% de la population mondiale se partagerait 50% des richesses. À cette débauche inégalitaire que les « grands de ce monde » ont tenté de masquer en faisant croire au nivellement des niveaux de la vie grâce à la « mythique classe moyenne<sup>11</sup> », Malaquais rappelle que « la piétaille, pas touche ». Cette inégalité du partage des richesses est redoublée par l'ajout en 1995 de l'aspect illusoire de posséder quelque chose à Java :

L'unique lopin de terre cultivée dont pouvait s'enorgueillir *Ile de Java* appartenait à Vassili Pavlovitch Belsky. (*LJ*, 39, 42)

Vassili Belsky possédait l'unique lopin de terre cultivé à Java ; possession fictive, car sauf la lune à plomb sur l'île, et encore, tout y appartenait à la Société minière des Maures. (*LJ*, 95, 42)

En effet, si 1% de la population se partage tout, posséder quelque chose pour les 99% restant, et *a fortiori* pour des émigrés sans-papiers, relève de la fiction et de l'illusion.

## *La ghettoisation des banlieues*

Si les baraques et les conditions de vie déplorables de Java en 1939 étaient déjà choquantes, elles le sont d'autant plus qu'elles existent toujours, sous une forme différente, en France dans les années 1990. Voyons la modification concernant la première apparition des habitations javanaises :

Le premier acte d'autorité par lequel le nouveau directeur entendit marquer son entrée en fonction fut [...] de faire transférer les baraquements qui faisaient face au « Château » dans un endroit plus discret [...] Cases et baraquements furent démontés, transbahutés, rejointoyés tant bien que mal. (*LJ*, 39, 34)

---

11 Terme emprunté à Serge Bosc, *Sociologie des classes moyennes*, Paris, La Découverte, 2008, p. 110.

Du coup, puisque aussi bien il en était à désenlaidir son domaine, il fit déménager les cabanes, bicoques et baraquements du personnel sur un emplacement plus discret. Démontés, transbahutés, rejointoyés tant bien que mal, ils allèrent, loin des yeux et du nez, occuper le terrain d'une ancienne fonderie qu'un sinistre avait détruite. (*LJ*, 95, 34)

La description du déplacement des baraques est semblable dans les deux versions, avec le même rythme ternaire « démontés, transbahutés, rejointoyés » qui symbolise la similitude de la violence de ces déplacements tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Cette citation signale la permanence des conditions dégradantes d'habitations des travailleurs étrangers dans les années 1990, avec probablement une dénonciation de l'enfermement des étrangers dans des banlieues pendant les Trente Glorieuses, déjà insalubres dans les années 1990. Leur déplacement géographique aux périphéries de la ville est une manière de les laisser en périphérie de la citoyenneté. Enfin, l'expression « loin des yeux et du nez » semble faire référence au racisme français à travers la célèbre déclaration de Jacques Chirac de 1991 sur « le bruit et les odeurs » des étrangers.

### *Un vocabulaire post-Shoah*

*Les Javanais* de 1939 avait été écrit avant l'extermination scientifique des Juifs par le III<sup>e</sup> Reich. Malaquais, dans sa réécriture de 1995, a actualisé un vocabulaire qui ne pourrait dorénavant plus se comprendre qu'en lien avec la Shoah. Magnus, dont le qualificatif « Juif Ukrainien » (*LJ*, 39, 41) était apposé à son nom en 1939, devient en 1995 un simple « Ukrainien » (*LJ*, 95, 41). Considérons également ces exemples :

Le bureau de placement de Toulon se chargerait de combler le vide fait par l'*épuration* de l'*Ile*. (*LJ*, 39, 118 ; *je souligne*)  
Si jamais tribu méritait d'être *exterminée*, c'était bien celle-ci. (*LJ*, 39, 158 ; *je souligne*)

Bureau placement Toulon fera nécessaire boucher trou. (*LJ*, 95, 113)  
Si jamais tribu méritait la corde... (*LJ*, 95, 146)

De manière peu surprenante, ces souhaits d'« épuration » et d'« extermination » en 1939 étaient proférés par Carboni, le personnage le plus hostile aux Javanais. Les termes disparaissent en 1995 car ils ne renverraient plus simplement à la violence raciale du brigadier, mais à la Solution Finale orchestrée par les Nazis.

*Un témoignage du racisme et de l'exclusion de l'étranger toujours plus fort au xx<sup>e</sup> siècle*

La modification suivante constate de manière accablante une accentuation du racisme français au XX<sup>e</sup> siècle. Dans la version de 1939, la narration s'attarde, pendant le jour chômé à Java après l'accident de la mine, sur l'illusoire sentiment de liberté des Javanais quittant l'Île :

[U]ne demi-douzaine d'insulaires oublièrent que Java n'avait pas de limites, que l'ilotisme était la condition du Javanais. Tout à coup pour eux l'état de siège fut levé, les camisolés de force brûlés sur la place publique, cisailé le fil barbelé des lois, des extraditions, des empreintes digitales. (*LJ*, 39, 244)

Le discours a été complètement modifié par Malaquais en 1995 :

Ritals, Ruthènes, Bulgares, Turcos, allez, tous des norafs pas de chez nous. D'accord, sont nés d'une femme eux aussi, faut bien, mais au bord de la route comme qui dirait, d'où que c'est des races sans papier ni rien. Notez, on ne leur cherche pas noise, même pas, à preuve qu'on est hospitalier et tout, sauf que moi, les Polaques-Bosniaques-Macaques, confessez que nous en avons notre claque. Je confessons, je confessons. (*LJ*, 95, 197)

En accordant la parole à un « beauf », un xénophobe anonyme, la narration donne à entendre le discours latent du racisme français. Malaquais dénonce l'illusion qui veut que le XX<sup>e</sup> siècle ait appris de ses erreurs, qu'il soit devenu plus tolérant envers autrui après les massacres et les horreurs xénophobes de la Seconde Guerre mondiale et des décolonisations, entre autres. Le « pas de chez nous » affublé aux étrangers redouble leur extranéité et traduit bien le refus de l'Autre, menace inquiétant une certaine conception de l'identité nationale. Le jeu sur les pronoms « je confessons » montre que le discours est porté par une personne individuelle, un « je », mais qu'il est validé par une communauté plus grande, un « nous », ici les Français. La rime « Polaques-Bosniaques-Macaques » dévoile d'autant plus la xénophobie française. Le terme « Macaques » est utilisé pour animaliser et déshumaniser les personnes étrangères. La mention des Bosniaques concerne le contexte géopolitique de l'époque de la réécriture. Malaquais rappelle ainsi que dans les années 1930, comme dans les années 1990, les étrangers sans papiers viennent de toute l'Europe à cause des guerres et des exils forcés. Enfin, le « Polaque » peut se lire comme une anticipation du repli économique français dans les années 2000 face au « plombier polonais ».

L'actualité des enjeux des *Javanais* se fait sentir peut-être davantage ces derniers temps. Malaquais dénonçait dans les années 1930 le refus d'accueillir les apatrides et autres exilés dans les pays d'Europe comme la France :

Et les gens à qui l'on ôte le droit de crever fraternellement sous les décombres de la maison commune et que l'on met au ban de la Cité et que l'on met hors la loi, hors

l'espérance, hors la mort - que veut-on qu'ils deviennent sinon le remords, sinon le cilice de l'humanité.<sup>12</sup>

Hannah Arendt a analysé les crimes de la Seconde Guerre mondiale à la lumière de ce refus d'accueillir et d'accepter l'étranger pendant l'entre-deux guerres et montre qu'Hitler avait compris « qu'aucun pays n'allait revendiquer ces gens-là<sup>13</sup> ». Devenus « la lie de la terre<sup>14</sup> », ces étrangers seront durement traités, déportés ou tués, pendant la Seconde Guerre mondiale, comme en témoigne Malaquais dans *Planète sans visa*. L'Histoire se répète mais les mémoires sont courtes. Malaquais mettait en scène des étrangers après une crise économique, le crash boursier de 1929, pendant la montée des nationalismes des années 1930 et à la veille d'une guerre mondiale. Le contexte actuel, la crise économique de 2008, la montée des partis populistes et extrémistes, les guerres en Ukraine, au Moyen et au Proche-Orient, pour ne citer qu'elles, les migrants s'échouant en Méditerranée sans que l'Europe ne sache quoi en faire, devraient raviver plus facilement des souvenirs aux populations européennes. *Les Javanais* nous montre toujours notre époque : « Lisez-le, refermez-le, allumez la télé. Voyez si le monde a changé<sup>15</sup>. »

### ***Un style actuel : achèvement de la modernité littéraire de Malaquais***

L'intérêt des *Javanais* ne se cantonne pas, loin de là, à son potentiel de dénonciation sociale. La modernité et l'originalité du roman, et ce, déjà en 1939, résident également dans l'utilisation d'une langue littéraire particulière, qui a mené à comparer Malaquais à Rabelais ou à un « Céline de gauche » :

Que ce roman soit avant la lettre une histoire d'immigrés sans papiers serait sans doute déjà suffisant pour qu'il nous parle. Mais il vaut aussi par une inventivité narrative et linguistique qui parvient à faire un sort aux langues de ces immigrés.<sup>16</sup>

---

12 Jean Malaquais, « Marseille, cap de Bonne Espérance » [1943], *Le Passe-muraille*, n° 58, 2003. Ce texte est reproduit dans Geneviève Nakach, Julien Roumette (dir.), *Malaquais entre deux mondes*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 243.

13 Hannah Arendt. Citée dans Marie-Claire Caloz -Tschopp, *Les Sans-Etat dans la philosophie d'Hannah Arendt : les humains superflus, le droit d'avoir des droits et la citoyenneté*, Lausanne, Payot, 2000, p. 13.

14 D'après le titre d'Arthur Kœstler, *Scum of the Earth* [1941]. Traduction par Jeanne Terracini, sous le titre *La Lie de la terre*, Paris, Calmann-Lévy, 2010.

15 Robert Louit, « Sans papiers », *Le Magazine Littéraire* n°377, juin 1999, p. 66-67, p. 67.

16 Henri Godard, *Une grande génération. Céline, Malraux, Guilloux, Giono, Montherlant, Malaquais, Sartre, Queneau, Simon*, Paris, Gallimard NRF, 2003, p. 359.

Lors de la réécriture de son œuvre, Malaquais a achevé cette modernité stylistique en accentuant la « marque de fabrique » de la langue du roman, le javanais. Dès la version de 1939, le lecteur pouvait être interloqué par cette langue si particulière, langue incluant toutes les autres, parler universel ou Babel réussie rajeunissant et décloisonnant la langue française. *Les Javanais* est un roman qui a tenté de faire correspondre le fond (l'internationalisme) avec la forme (le plurilinguisme) : « Dans *Les Javanais*, l'internationalisme commence avec la langue<sup>17</sup>. » Pourtant, la version de 1939 est loin d'être aussi achevée linguistiquement que celle de 1995, dans laquelle Malaquais a poussé encore plus loin la narration multilingue. Pour Vaugelas, le grammairien du XVII<sup>e</sup> siècle donnant son nom au village du roman, et qui avait souhaité fixer le français classique, ses règles et ses prononciations strictes, le pied-de-nez des Javanais est sûrement encore plus difficile à digérer en 1995 qu'en 1939.

### *La retranscription des accents*

Contrairement à la version de 1939, Malaquais a retranscrit les accents de ses personnages étrangers dans la narration ou dans les dialogues de 1995 afin de produire un réalisme linguistique rendant la langue du roman plus vivante. Cela est particulièrement manifeste avec les cousins algériens Elahacine et Daoud :

Si Elahacine eût été là, certainement il se fût fâché. Souvent il disait que les Français se croient malin avec leur charabia de petit nègre, alors qu'il y a des indigènes qui s'expriment plus correctement que beaucoup d'entre eux. Il n'aimait pas non plus que l'on prit des airs protecteurs avec lui, il se mettait terriblement en colère pour ces choses-là ; même les porions n'osaient pas le plaisanter sur ce mode. En vérité, c'était quelqu'un, il avait voyagé en Allemagne et un peu partout, il ne permettait pas qu'on lui marchât sur les pieds. (*LJ*, 39, 201-202)

Le discours indirect libre de Daoud est somme toute assez classique dans sa forme, même si le fait qu'un émigré algérien puisse s'exprimer dans la littérature française des années 1930 est déjà original. Nous pouvons même remarquer l'utilisation d'un subjonctif plus-que-parfait, temps de l'écrit soutenu que Daoud ne sait probablement pas conjuguer. Voyons la réécriture de 1995 :

Elahacine te l'aurait aplati, viens voir mon zob que ji ti li mets. Il ne se laissait pas bousculer, Elahacine. Même les porions, il ne se laissait pas. Cause arbi si quand ji cause français, ça ti fait rigolo. Il a travaillé à Paris et en Allemagne, alors ça l'a tourné politique. (*LJ*, 95, 171)

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 369.



La narration passe au discours immédiat, oralisé et populaire, où le lecteur entend l'accent arabe des cousins à travers la narration, ce qui rend la langue bien plus expressive. De plus, cette citation redouble la réflexion sur la valorisation d'une langue inventive et originale face à l'intolérance linguistique française qui se moque des prononciations fautives de la langue de Molière mais qui est incapable de « cause[r] arbi ». Cette fermeture d'esprit linguistique causée par un préjugé de supériorité de la langue française sur les autres, dont Elahacine et Daoud font le constat, a d'ailleurs été remarquée par Julia Kristeva :

Même lorsqu'il est légalement et administrativement accepté, l'étranger n'est pas pour autant admis dans les familles. Son usage malencontreux de la langue française le déconsidère profondément – consciemment ou non – aux yeux des autochtones qui s'identifient plus que dans les autres pays à leur parler poli et chéri.<sup>18</sup>

Profitons de la comparaison des deux exemples précédents pour remarquer un aspect représentatif de la réécriture de 1995 : la citation de cette réécriture est bien plus courte que la version originale. Malaquais a en effet condensé son roman d'une centaine de pages. Le javanais s'est donc affirmé, il peut exprimer autant, voire plus, avec moins de mots.

### *La mise en pratique du javanais*

Dans la version de 1995, le javanais est plus directement mis en pratique. Le mélange de différentes langues dans une même phrase, que ce soit dans le dialogue ou dans la narration, est véritablement présent, ce qui permet réellement de « défaire » la « vieille malédiction de Babel<sup>19</sup> » :

Hilary Hodge expliquait, promettait, jurait. (*LJ*, 39, 150)

Honest, ain't personne nobody avec femme foutiou tué. (*LJ*, 95, 140)

À la place de la narration à l'imparfait en français, Hilary Hodge prend directement la parole pour expliquer aux femmes que les tués de la mine étaient célibataires et ce, en véritable javanais ; anglais, français et retranscription de l'accent anglo-saxon ayant du mal à prononcer le « u » français.

Cette véritable mise en pratique d'un mélange des langues permet souvent de rendre la narration plus vivante et plus humoristique :

---

18 Julia Kristeva, *Etrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988, p. 58.

19 Henri Godard, *op. cit.*, p. 368.

Une heure après il apprit à ces messieurs que la Compagnie arrêta l'exploitation samedi 23 août, c'est-à-dire le surlendemain. Et il les congédia. (*LJ*, 39, 293)

Le temps tou louque inntou zé mattère [...] Le directeur s'exécuta fifty-fifty, vous faire plaisir moi patienter un demi-heure you god-awful asshole, petite délai moi obtenir appel London fuck your heart. (*LJ*, 95, 232)

À la place de la sobre déclaration sur la fermeture de la mine, le français du patron Kerrigan peut faire plus facilement rire le lecteur, particulièrement grâce à l'utilisation des insultes en langue étrangère que Carboni ne comprend pas, ce qui remet en question son autorité.

Enfin, dans la version de 1995, Ginette pratique effectivement bien mieux le javanais qu'en 1939. Dans la version originale, la narration indiquait qu'elle le parlait mais cela n'était pas directement mis en pratique dans les dialogues. Ginette est devenue une vraie Javanaise à la fin du XX<sup>e</sup> siècle :

Bonjour, vous [...] Moi, moi [...] Et ça, qu'est-ce ? Et ici, qui couche ici ? Et là-bas, à gauche ? Et qui prépare votre chocolat ? (*LJ*, 39, 239-240)

Eto moi, yo. Mainé châssis [...] To ikh, ya, ébbéné mouniéqua [...] Koukla. Lalka. Sonne joli, en javanais, lalka. Demain. Elle reviendra demain. Si si, davvéro, c'est promis juré, maniana. (*LJ*, 95, 191-194)

### *La valorisation du javanais*

Malaquais a donc placé au cœur de sa réécriture la langue javanaise. L'univers multilingue de Java est au centre de la diégèse et est présent à chaque page du roman. Voyons par exemple cette modification :

Où sont les hommes, rendez-leur les hommes, ils sont donc tous morts ! (*LJ*, 39, 148)

Les Javanaises javanisaient à pleine gorge – où sont nos hommes, qu'avez-vous fait de nos hommes. (*LJ*, 95, 139)

La création du néologisme « javaniser » institutionnalise la langue javanaise en lui donnant une légitimité, comme une véritable langue officielle.

En 1995, lorsque Magnus cherche à interpréter un mot entendu en rêve, il ne cherche qu'en javanais, alors qu'en 1939 il essayait dans plusieurs langues. La supériorité du javanais apparaît ici dans tout son éclat : mélange de tous les idiomes des mineurs, il peut mieux exprimer le monde que toutes les langues réunies :

Il essaya de l'interpréter de toutes sortes de manières [...] de lui trouver une signification en russe, en ukrainien, en français, en allemand, en italien, en yddish... (*LJ*, 39, 190)

Thoutmosis. Il était nul en Égyptes pharaoniques. Isis. Osiris. Apis. Anubis. Vedettes d'almanach. Mais Thoutmosis. Rien, pas même en javanais. (*LJ*, 95, 166)

Enfin, à travers le personnage de Ponzoni, Malaquais accentue la compréhension universelle que possèdent les Javanais grâce à leur langue. La version 1939 constate que Ponzoni, lors de ses dialogues avec Malinoff, écoute mais n'a pas besoin de comprendre. Dans la version 1995, le fait qu'il ne parle pas un mot de la langue de Malinoff n'empêche pas Ponzoni de comprendre ce que le Russe lui raconte :

Ponzoni ne comprenait rien, il n'avait besoin de rien comprendre ; on lui parlait et lui écoutait. (*LJ*, 39, 145)

Au fait, patoisant le sarde, patoisant le russo-finnois, ils pintaient à l'unisson et recensaient chacun pour soi son ossuaire privé, d'où que rarement deux Javanais mieux se comprirent sans que l'un entendît un mot au parler de l'autre. (*LJ*, 95, 136)

En 1995, Malaquais a voulu conclure *Les Javanais* par un constat de compréhension universelle, achevant la langue javanaise comme réussite totale, avec le personnage de Ponzoni, dernier Javanais à rester sur l'Île et rencontrant ainsi Maniek, le vagabond du chapitre préliminaire, fraîchement arrivé de Pologne. Voici leur rencontre en 1939 :

« Salut grand-père. Comme tu es content... »  
Mais Ponzoni ne comprend pas, l'autre parle une langue qui n'est pas le bon italien de la baie de Naples. (*LJ*, 39, 321)

Ponzoni ne comprend pas ce que lui dit Maniek. Le lecteur doit suspendre sa crédulité et imaginer que Maniek a prononcé sa phrase dans langue étrangère à Ponzoni. En 1995, le message est bien plus fort :

« Cze'sc', dziadziu. To tu juz – Iawa, prawda ? »  
Java – pas besoin de comprendre pour comprendre. Geste d'accueil, geste d'offrande, Ponzoni désigne l'Île. (*LJ*, 95, 253)

Alors que la phrase est réellement prononcée en polonais, Ponzoni n'a « pas besoin de comprendre pour comprendre ». Le « geste d'accueil » symbolise fondamentalement Java et est permis grâce à la langue javanaise qui mène à la compréhension universelle créant tolérance et acceptation d'autrui.

### ***La réécriture, pour se rapprocher de soi***

Malaquais a entrepris ce chantier de réécriture à la toute fin de sa vie. Les années de vieillesse peuvent être un moyen de faire le point et de s'interroger sur ce qu'on a vécu, sur ce qu'on a été, en un mot, sur son identité. Déjà, par le biais de ses différents noms, Malaquais sait plus que quiconque que l'identité est instable et multiple : Jean, Vladimir, Jan Pavel, Israël Pinkus Malacki, Malaquais... Ensuite, l'identité a toujours été un thème crucial de l'œuvre de

Malaquais du fait de son apatridie. La fin de la vie de Malaquais a pu être un moyen pour lui de questionner sa propre identité et de léguer à la postérité une œuvre qui se rapproche le plus de lui-même, de ce qu'il était les dernières années de sa vie, mais aussi de ce qu'il a toujours été : un homme libre et optimiste.

*L'affirmation d'hier pour s'identifier aujourd'hui*

Je pense que Malaquais a souhaité, dans sa réécriture de 1995, se rapprocher de ses origines et, subtilement, témoigner de ses origines juives et polonaises, dont il avait si peu parlé sa vie durant. Tout d'abord, des modifications légères mais bien présentes accentuent la présence de la Pologne, pays d'origine de Malaquais, dans la version de 1995 :

Nous fûmes dans une épicerie où Bryla fit emplette d'un fromage de chèvre, d'une tablette de chocolat, d'un quart de beurre et d'un pain de deux kilos. (*LJ*, 39, 19-20)

Dans une épicerie – c'était combiné d'avance – il fit des provisions : fromage blanc, tablette de chocolat, miche de pain, quart de vodka. (*LJ*, 95, 20)

Le rajout de la vodka à la liste de course de Maniek est un détail supplémentaire confirmant l'hypothèse de l'origine polonaise du jeune vagabond. Lors de la naissance de l'enfant de Warski, un discret « vive la Pologne » apparaît dans la narration de 1995 :

Bientôt la porte s'ouvrit et entra Warski, rayonnant de bonheur : sa femme Magda, admise à la maternité de Toulon, avait accouché hier après-midi d'un garçon. (*LJ*, 39, 96)

Avant peu la porte s'ouvrit et Tomasz Warski entrât en trombe : ça y était, Magda sa femme avait accouché d'un garçon hier à l'hosto d'Hyères [...] Il n'en rayonnait pas moins, il y avait de quoi, et vive la Pologne ! (*LJ*, 95, 91-92)

Enfin, tel un hommage à sa langue maternelle, le dernier dialogue du roman est une phrase en polonais prononcée par Maniek :

Salut grand-père. Comme tu es content. (*LJ*, 39, 321)

Cze'sc', dziadziu. To tu juz – Iawa, prawda ? (*LJ*, 95, 253)

Cela lie d'autant plus le personnage de Maniek à un double jeune de Malaquais partant lui-même de Pologne pour visiter le monde. L'accent peut également avoir été mis sur le lien entre le personnage Maniek et Maniek le frère de Malaquais, mort pendant la Seconde Guerre mondiale, à qui Malaquais aurait rendu ici un ultime hommage, ce qui pourrait être confirmé

par les derniers instants de la vie de l'auteur : « Peu de jours après, il semble qu'il se mit à appeler en polonais son frère, Maniek, et, le 22 décembre, il “ferma le guichet<sup>20</sup>.” »

### *La culture juive et yiddish*

Dans la version de 1995, les références à la culture juive et yiddish sont plus nombreuses que dans la version de 1939. Cela est particulièrement perceptible pendant la narration du passé de Magnus, l'un des épisodes ayant le plus changé entre les deux versions. En 1939, Magnus raconte son impuissance sexuelle par un souvenir d'enfance pouvant facilement être interprété par un psychanalyste :

Une nuit je me suis réveillé, j'ai vu la mère aller dans le lit de son mari [...] Il l'attendait, lui, il lui a fait l'amour presque aussitôt, à peine arrivée, sans préambule [...] À partir de ce moment je l'ai haï, lui ; et elle, donc [...] Et depuis, c'est comme si j'avais fait le vœu de ne jamais coucher avec une femme. Oui, aujourd'hui je sais, du moins je pense savoir : *patria potestas*, complexe d'Œdipe, et tout ce qui s'en suit. (*LJ*, 39, 62-63)

La narration est complètement modifiée en 1995 :

Il était une fois un petit garçon qui avait un papa, un manman, un frerot et une chatte [...] Sauf que tant va le crack qu'à la fin il trébuche. Sur une peau de banane. Ou sur une chatte [...] Si, si, c'est la minette qui m'a montré. En jouant à saute-mouton avec le matou elle m'a montré [...] J'admets, votre garnement a l'esprit de géométrie, mais attention, faut l'avoir à l'œil, il a le goût de cochonnetés. Le papa ne fait qu'un saut chez le rabbin. Rabbi, au secours ! [...] Le sabbat, qu'est-ce que tu manges le jour du sabbat ? Des patates, rabbi [...] Passqué à cause de la Torah, rabbi [...] Et les six jours de la Création ? Aussi, rabbi [...] Et les douze tribus d'Israël ? Aussi aussi aussi, sanglote le petit. Le rabbi bâille. C'est signe que le dibbouk rôde. Il marmonne une formule d'exorcisme. Qui t'a tourné en bourrique ? [...] La minette, rabbi [...] Une chiksé ? Ché pas, rabbi [...] Quatre puissance quatre cent quarante-quatre chatons à saute-mouton ! [...] Ton aîné, on lui a jeté un sort, ton aîné. *Weh iz mire*, gémit le papa. C'est l'esprit ? C'est le dibbouk ! [...] matou noyé, le papa flotte, ondule, ondoie sur le pucier de la manman devenue minette. (*LJ*, 95, 60-63)

Le récit devient plus psychédélique et humoristique en faisant référence à la religion juive avec le rabbin, les tribus d'Israël, etc., ainsi qu'à la culture yiddish avec le dibbouk, un démon du folklore yiddish et une phrase prononcée en yiddish « *Weh iz mire* », signifiant « Que je souffre ». Le récit de l'impuissance sexuelle originelle est donc comme noyé, masqué sous les références juives et yiddishes. Ces modifications peuvent être perçues comme un ultime hommage de Malaquais à ses origines familiales.

---

20 Geneviève Nakach, *Malaquais rebelle*, Paris, Cherche-Midi, 2011, p. 353.

*Rester soi-même : l'humour et l'espoir légués à la postérité*

Cette réécriture était la dernière occasion pour Malaquais de léguer à la postérité une version définitive de ses *Javanais*. Il a donc effectué des modifications allant dans le sens de ce qu'il a toujours été : un homme libre dont l'espoir n'a jamais faibli. Même si la fin du XX<sup>e</sup> siècle n'est pas plus clémente pour les travailleurs étrangers, Malaquais a souhaité, une ultime fois, transmettre sa joie de vivre et son espoir aux générations futures. Dans cette réécriture, cela passe essentiellement par l'humour. Loin de Malaquais l'idée que son sujet prête à dérision et est léger. Mais l'humour devient en 1995 la meilleure arme des Javanais et ce, pour le plus grand plaisir du lecteur. Cela est particulièrement palpable dans la différence de traitement du personnage de Perroni, l'attaché aux écritures :

Alors, vous avez fait fortune ? À me regarder, moi, dirait-on jamais que j'ai été jeune ?  
À présent... Je ne devrais pas fumer, j'ai des choses gastriques, des parasites [...]  
Alors, moi, je n'ai plus qu'à crever, hein, qu'à crever peut-être ? (*LJ*, 39, 280)

Ma allora, qu'est-ce que tu vien foutré ici ? Parce que Java, pour gradouer, on est tous dans la cacca. (*LJ*, 95, 221)

Nous voyons dans cet exemple que Perroni est un personnage bien plus déprimé et pessimiste dans la version de 1939. Il se laisse aller à l'abandon, parle de sa vieillesse, de ses maladies. Dans la version de 1995, plus vif d'esprit, il répond à ses interlocuteurs dans une langue merveilleusement fleurie :

Non, je ne peux plus vous embaucher. Je n'embauche plus personne. Finita la commedia. (*LJ*, 39, 281)

Prompt à la diatribe, mêlant invectives et invocations italo-javanaises à l'adresse des saintes personnes du calendrier, Perroni balaya d'un geste rageur les papelards qui jonchaient sa table.

–Tou est tombé sous la testa ? fulminait-il. Avec les toués disparous nella miniera, avec i gendarmi di merda sur le dos del direttoré, et la foutoue Inghilterra pendoue al téléphono, et le lochaoûte généralé d'oggi a domani, toi toi toi tou veux. (*LJ*, 95, 222)

Allant à l'encontre de la concision générale de la version de 1995, la sobre déclaration concernant la fermeture de la mine de 1939 devient ici un tourbillon d'insultes franco-italo-javanaises. L'annonce solennelle de la fin de Java est contrebalancée par Perroni s'excitant en javanais sur Hans, ce qui permet d'imaginer une scène bien plus drôle. Remarquons aussi cette modification :

Ils sont restés une heure, là-haut, à s'engueuler avec le patron, le brigadier et un civil, un binoclard à barbiche. C'est tout, je ne sais plus rien, vous m'entendez, plus, plus. (*LJ*, 39, 287)

Crétino ! cracha Perroni, jetant du lest. Imbétchillé ! Tou comprends pas le frantchézé, cornouto ? L'oultimo pâgo se trâmé ! Domâni, domaani, domaaani ! (*LJ*, 95, 227)

Le dialogue en français classique se transforme en javanais à dominance italienne, où Perroni a le culot de demander à ses interlocuteurs s'ils comprennent le « frantchézé » alors que dans cette situation, il faut mieux être un javanisant aguerri pour comprendre Perroni. Ainsi la scène de la fermeture de la mine, sérieuse en 1939, devient un grand éclat de rire en 1995, permettant, comme toujours, de relativiser.

À la toute fin du roman, un seul mot, une dernière modification, permet de donner aux Javanais d'hier et d'aujourd'hui plus d'espoir :

Porteurs de germe, les hommes sont allés *coloniser* d'autres Iles. (LJ, 39, 322 ; *je souligne*)

Porteurs de germes, les Javas sont partis *essaimer* d'autres Iles. (LJ, 95, 254 ; *je souligne*)

Au lieu d'utiliser un terme évoquant l'expansion qui renvoie à une période sombre de l'Histoire avec des connotations de soumission et d'exploitation encore plus marquées depuis les décolonisations, Malaquais a utilisé un synonyme ne possédant pas ces connotations morbides et qui donne simplement à l'expansion des Javanais un aspect fertile, plein de vie et d'espoir.

Malaquais a toujours eu conscience des difficiles conditions de vie de ses Javanais, en 1939 comme en 1995. Mais à l'opposé des discours de haine, de violence et de repli sur soi, il a proposé dans sa réécriture, qui continue et dépasse le message de 1939, un message où le rire est une arme et où l'espoir ne faiblit jamais au sein de la collectivité et de la tolérance.

Victoria Pleuchot

Textes et Cultures, UR 4028, Université d'Artois.